

plus fort... acceptez ce que vous ne pouvez empêcher et calmez votre conscience en lui démontrant que vous êtes irresponsable, ce qui d'ailleurs est parfaitement vrai, puisque la liberté du refus vous fait défaut. Je me résume... Si vous vous obstinez dans votre endurcissement, demain M. d'Hérouville aura cessé de vivre et vous ne reverrez jamais votre plus jeune fils... Si, au contraire, le signal convenu m'apparaît, l'adversaire du marquis lui fera des excuses sur le terrain, j'en prends l'engagement formel, l'enfant de votre second mari sera dans vos bras avant une heure, et le vicomte de Cavaroc viendra vous présenter après-demain ses respectueux hommages. Vous le voyez, madame la marquise, la situation est claire et limpide comme de l'eau de roche... Vous n'avez qu'un mot à dire, ou plutôt vous n'avez qu'un mouvement à faire, et le plateau de la balance s'empressera de pencher, selon votre bon plaisir, vers les extrémités les plus funestes et les plus irréparables, ou vers les félicités les plus souriantes. Choisissez ! Seulement, le temps presse ! Choisissez vite ! "

Aucune signature ne se lisait au bas de l'étrange épître que nous venons de mettre sous les yeux de nos lecteurs... Malheureusement la signature était inutile ! Chaque ligne et presque chaque mot trahissaient la griffe du tigre !

XXXVII

Lorsque Pauline eut achevé sa lecture, elle ne se livra point à l'une de ces crises de violent désespoir que devaient provoquer, selon toute vraisemblance, les terribles nouvelles qu'elle venait de recevoir. Il arrive un moment, dit-on, où les chairs meurtries et sanglantes, frappées sans relâche par une verge impitoyable, deviennent inertes, insensibles, et n'ont plus la perception nette et distincte du supplice. Madame d'Hérouville en était arrivée là, sans doute. Sans doute, à force d'avoir souffert, elle commençait à perdre le sentiment de la douleur. Toujours est-il que son visage contracté ne changea point d'expression et que ses yeux largement ouverts demeurèrent fixes et secs. Ses mains laissèrent échapper la lettre qui tomba sur le tapis ; sa tête se pencha, et elle parut s'absorber tout entière dans une sombre et profonde méditation. Cette méditation fut interrompue brusquement par le retour de Gertrude. La camériste se précipita dans la chambre d'un air effaré.

—Madame la marquise... madame la marquise s'écria-t-elle d'une voix qui semblait entrecoupée par une émotion violente, je me meurs d'inquiétude... Il se passe une chose étrange... inexplicable... et je ne sais, en vérité, comment apprendre à madame la marquise...

Gertrude s'interrompit. Pauline releva la tête et regarda fixement la camériste... Cette dernière, malgré son impudence habituelle, ne put soutenir l'éclat de ce regard interrogateur ; elle baissa les yeux et elle balbutia :

—Un des enfants de madame la marquise a disparu... Brigitte n'a pas quitté M. Paul, mais le petit Armand est introuvable. Brigitte le croyait avec moi... Malheureusement il n'en était rien !... Je n'ai pas vu ce cher enfant depuis plus d'une heure... peut-être s'est-il égaré dans les allées du parc... Je vais courir à sa recherche... je vais emmener tous les valets avec des torches et des flambeaux.

Après avoir débité ce qui précède très vivement, et à la façon de quelqu'un qui récite une leçon apprise par cœur, Gertrude fit un mouvement pour s'éloigner. Pauline l'arrêta d'un geste impérieux et lui dit :

—C'est inutile...

—Madame la marquise me retient !... s'écria la camériste stupéfaite, et ne pouvant à peine en croire ses oreilles.

—Oui.

—Madame la marquise veut-elle donc que je reste inactive en une telle circonstance ?

—Rentrez dans votre chambre et attendez mes ordres.

—Eh quoi ! ne puis-je me mettre à la recherche de ce cher enfant ?

—Mon fils se retrouvera sans vous... Allez et obéissez...

Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton qui n'admettait aucune réplique. Gertrude se retira en se demandant tout bas quelle était cette énigme nouvelle dont elle ne pouvait trouver le mot. Aussitôt que madame d'Hérouville se retrouva seule, son visage marmoréen se détendit, et ses traits pâles exprimèrent une résolution suprême. Elle s'approcha de la cheminée, elle y prit deux flambeaux qu'elle alluma à la flamme des candélabres et quelle plaça l'un à côté de l'autre sur le bord intérieur de l'une des croisées. En agissant ainsi, elle obéissait aux prescriptions du baron de Lascars... Elle indiquait, par le signal convenu, que sa soumission aux volontés de l'infâme gentilhomme serait absolue. Ceci fait, elle se laissa tomber sur un siège, et, plus morte que vive, elle attendit. Une heure s'écoula. Au bout de ce temps, des clameurs joyeuses retentirent dans la cour d'honneur au-dessous des fenêtres de madame d'Hérouville, et bientôt après, Brigitte parut, tenant par la main le petit Armand, qui semblait en proie à une sorte de stupeur pleine d'épouvante. En voyant son second fils, Pauline ne poussa pas un cri, seulement son cœur se fondit dans sa poitrine ; des larmes abondantes ruisselèrent sur ses joues comme une pluie d'orage ; elle prit l'enfant entre ses bras, et elle l'embrassa longuement, impétueusement, sans pouvoir se lasser des caresses qu'elle lui prodiguait. Lorsque les premières ardeurs de cette fièvre de tendresse maternelle se fut un peu calmée, Pauline interrogea le petit garçon, qui fit dans son langage enfantin un long récit très obscur dont voici la substance : Armand jouait avec son frère, sous les yeux de Brigitte, dans une pièce du rez-de-chaussée, lorsque Gertrude était survenue, en lui montrant une image peinte dont les vives couleurs devaient piquer sa curiosité, lui avait fait signe de la suivre, ce qu'il s'était empressé de faire. Une fois la camériste et l'enfant dans le parc, au milieu de l'obscurité, à quelque distance du château, Gertrude avait tout à coup disparu. Armand, très effrayé de la solitude et des ténèbres, commençait à pleurer à chaudes larmes, et se mettait en devoir d'appeler à son secours, lorsqu'une main rude lui avait fermé la bouche, en même temps que deux bras vigoureux le soulevaient ; un mouchoir de soie, noué en forme de bâillon, avait alors remplacé la main pour étouffer les cris de l'enfant qui s'était senti emporté sans savoir où, et sans savoir pendant combien de temps. Tout à coup le ravisseur inconnue avait détaché le mouchoir et remis l'enfant sur ses jambes en lui disant d'une voix très basse :

—Tu vois cette grande maison dont les fenêtres sont éclairées, en face de nous... c'est le château du marquis d'Hérouville... Ta mère t'attend... va la rejoindre.

Le petit Armand ne s'était point fait répéter deux fois ces paroles consolantes et libératrices, et, quoique engourdi par l'épouvante qu'il venait d'éprouver, il avait pris sa course dans la direction du château, dont quelques centaines de pas tout au plus le séparaient. Nous savons le reste. Pauline fit faire aux deux enfants, comme de coutume, leur prière du soir. Ensuite elle les coucha de ses propres mains, et lorsque l'ange du sommeil eut touché leurs fronts du bout de son aile, elle donna l'ordre à Brigitte de lui envoyer Laurent, le vieux valet de chambre de M. d'Hérouville. Laurent avait plusieurs ridicules, entre autres celui de s'exagérer singulièrement sa propre importance, mais au fond c'était un excellent serviteur, un de ces serviteurs dont la race n'existe plus aujourd'hui, et qui se considéraient comme faisant partie intégrante de la famille à laquelle ils appartenaient.

—Madame la marquise a besoin de moi ? demanda le valet de chambre avec un salut respectueux.

—Oui, murmura Pauline, j'ai besoin de vous.

—J'attends les ordres de madame la marquise.

—Laurent, reprit la jeune femme, vous êtes profondément dévoué, je le sais, à M. le marquis et à moi-même.

—Oh ! oui, madame, profondément !... s'écria le vieux serviteur avec une exaltation sincère, je donnerais ma vie pour mes maîtres !...

—Je vais vous demander une preuve de votre affection.

—Faut-il mon sang !... Je suis prêt.

—Gardez votre sang, mon ami... répondit Pauline avec un doux et triste sourire, ce qu'il s'agit de faire n'offre aucun danger.

—Tant pis !

—Je vais vous confier cette nuit un dépôt sacré !... le plus sacré de tous, car je vous charge de veiller jusqu'au jour sur mes enfants.

Laurent fit un mouvement de surprise.

—Est-ce qu'un péril quelconque menace ces chérubins du bon Dieu ? demanda-t-il.

—Peut-être.

—Je ne comprends pas, mais je n'ai pas besoin de comprendre pour obéir... Que faut-il faire ?

—Il y a sans doute des armes au château ?

—Oh ! oui, madame la marquise, tout un arsenal de fusils et de pistolets ; sans compter des fusils de chasse et les pistolets de tir de M. le marquis...

—Eh bien ! prenez plusieurs de ces armes... assurez-vous qu'elles sont chargées et apportez-les ici... Vous passerez la nuit dans cette chambre.

—Dans cette chambre ! répéta Laurent d'un air étonné.

—Sans doute, répondit Pauline.

—Où couchera donc madame la marquise ?

—Je ne me coucherai pas... j'ai beaucoup à écrire et je veillerai dans la pièce voisine.

—Suffit, madame la marquise !... j'aurai des armes de quoi tuer quinze hommes, et je serai solide au poste comme une sentinelle un jour de bataille... Madame la marquise me permet-elle de lui demander la consigne ?

—Ne laissez pénétrer, auprès de mes enfants, personne qui vous soit inconnu, et si quelque étranger tentait de s'introduire dans cette chambre malgré vous, soit par les portes, soit par les fenêtres, faire feu sans hésitation et sans pitié sur l'agresseur.

—C'est trop juste !... Tant pis pour le mal intentionné qui se permettrait d'escalader nuitamment un château que madame la marquise me fait l'honneur de mettre sous ma garde ! son affaire ne serait pas bonne, et je lui donnerais une leçon dont il conserverait le souvenir jusqu'à la fin de sa vie... qui, d'ailleurs, ne serait pas longue !... Je vais à l'armurerie, madame la marquise, et je reviens incontinent.

Au bout de cinq minutes, en effet, Laurent reparut, apportant avec lui trois fusils de chasse à deux coups et une dizaine de pistolets de tous les calibres.

XXXVIII

Le fidèle serviteur mit en bon ordre tout son arsenal, puis, jetant un fusil sur son épaule droite, il commença une promenade de long en large dans la chambre, en étouffant avec soin le bruit de ses pas pour ne point réveiller les deux enfants. Pauline, certaine désormais qu'aucune tentative dirigée contre ses fils ne pourrait être couronnée de succès, s'engagea dans un escalier dérobé conduisant à la petite pièce dont l'usage était attribué à Gertrude. En arrivant auprès de la porte de cette pièce, madame d'Hérouville entendit d'une manière très distincte le bruit métallique facilement reconnaissable que produisent des pièces d'or en tombant les unes sur les autres. A coup sûr mademoiselle Gertrude comptait des sommes importantes. Pauline ouvrit brusquement la porte. La camériste ne s'attendait guère à voir entrer sa maîtresse. Ses doigts maigres et nerveux s'ingéniaient à faire entrer des piles de louis étincelants dans un petit sac de toile. Elle poussa un cri de surprise, et une demi-douzaine de pièces d'or s'échappant de ses mains, roulèrent sur le plancher.

—Que faites-vous là, mademoiselle ? demanda madame d'Hérouville d'un ton glacial et avec une intonation souverainement méprisante.

—Madame la marquise le voit... balbutia Gertrude au comble de l'embarras, je m'occupe du calcul de mes économies...

—Ainsi donc, poursuivit Pauline, cet argent provient de vos gages ?